

JÜRGEN TEIPEL

DILAPIDE TA JEUNESSE

En plus d'être un morceau de la formation culte DAF, *Verschwende deine Jugend* est également le titre d'un ouvrage qui connut un vif succès en Allemagne lors de sa parution en 2001. Tout en continuant leur exploration de témoignages sur les années post-punk, les éditions Allia ont eu l'excellente idée de publier une traduction de ce que l'auteur appelle lui-même un « roman-documentaire ». Laissant entièrement la parole aux acteurs de cette époque, Jürgen Teipel a rencontré plus de quatre-vingts rescapés, a agencé leurs discours et trié méticuleusement leurs anecdotes, afin de les recouper et de créer un fil narratif jubilatoire de vivacité. On y retrouve ainsi de nombreuses figures de la scène punk et new wave allemande : Malaria !, Der Plan, Einstürzende Neubauten, Liaisons Dangereuses, Nina Hagen, Die Krupps et bien évidemment DAF. Véritable plongée dans une arène violente et délirante, où monter sur scène signifiait aussi flirter avec la mort, *Dilapide ta Jeunesse* est une expérience littéraire sans équivalent.



Pourquoi était-ce important pour vous de construire le livre à base de cette polyphonie de voix que sont les entretiens que vous avez eus avec des acteurs de la scène de Berlin, Hambourg ou Düsseldorf ?

Jürgen : Le punk a pris des formes très différentes dans chacune de ces trois villes. La scène de Düsseldorf était plutôt ludique et très arty. Celle de Berlin était un reflet de la situation de la ville en relation au mur, qui créa une protection où toutes les expériences étaient possibles. Celle de Hambourg était très dure, très classe ouvrière et du coup très politique. Ces trois villes couvrent la plupart de ce qui

s'est passé dans d'autres villes allemandes comme Hanovre, Brême ou Munich. Cette polyphonie était appropriée car ma méthode de collage de fragments d'entretiens était polyphonique en elle-même.

Quelle fut votre implication dans cette scène ?

J'ai grandi dans une ville de taille moyenne en Bavière. Les médias étaient encore incroyablement lents à la fin des années soixante-dix, donc cela m'a pris du temps pour comprendre ce qu'était le punk. Ensuite tout est allé très vite. Je me rendais souvent dans les grandes villes et j'ai

commencé mon propre fanzine punk qui s'appelait *Marionett*. Ce n'était pas du tout professionnel mais j'ai gagné un certain respect grâce à ça. Puis je me suis mis à organiser des concerts de Abwärts, Die Toten Hosen, Malaria !, Wirtschaftswunder - beaucoup de groupes que l'on retrouve dans le livre.

Quelle est la différence majeure entre ce qui s'est passé en Allemagne et dans le reste du monde ?

Peut-être que la situation en Allemagne était encore plus étroite, moins libre qu'ailleurs. Avec beaucoup de poseurs. Il y avait encore beaucoup de vieux Nazis dans les rues.

Du coup, nous avions une scène alternative très forte que nous appelions, sans y réfléchir, les Hippies. Nous haïssions les deux car nous n'y voyions rien de vital, du moins à la fin des années soixante-dix. Cela n'avait rien à voir avec le pouvoir qui explose en vous quand vous avez dix-sept ou dix-huit ans. Le punk a été une échappatoire.

Quels ont été les principaux obstacles que vous avez rencontrés dans l'élaboration de ces entretiens ?

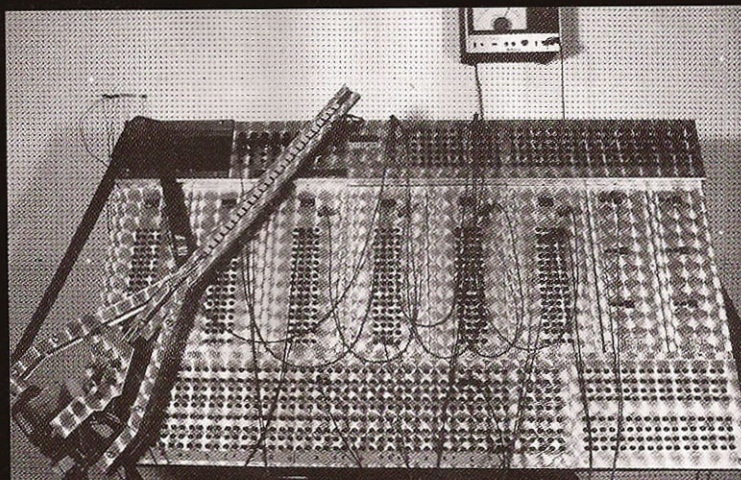
J'ai eu la chance d'avoir gardé le contact avec Gudrun Gut ou Alfred Hilsberg. Grâce à eux, ce fut assez facile de retrouver les autres. En revanche, les mettre en confiance pour qu'ils s'ouvrent véritablement fut bien plus difficile. Certains étaient dévastés, désespérés, d'autres plus hésitants et méfiants. Cela m'a parfois déchiré le cœur, tout en me fascinant en même temps, je dois l'avouer.

Comment expliquez-vous la fascination de ces groupes pour un « romantisme industriel », l'acier et les machines ?

C'était notre environnement et personne ne semblait s'en rendre compte. Nous trouvions ça d'autant plus étrange car tu as tendance à apprécier le décor dans lequel tu grandis. Je pense aussi que le film *Eraserhead* de David Lynch a eu une influence esthétique très forte sur nous.

En parallèle, beaucoup entretenaient une relation ambiguë d'attraction/répulsion pour Kraftwerk qui pratiquait également un « romantisme industriel ». Comment le groupe était-il perçu ?

L'idée n'était pas de rendre l'industrie romantique, sans prendre en compte l'autre aspect, sale et sordide. Pour moi, le punk c'était voir les choses telles qu'elles sont vraiment. Et y faire face. C'était le dogme. Bien sûr, beaucoup aimaient Kraftwerk en cachette car ils avaient le mérite d'être différents des autres musiques grand public. C'était principalement les punks de Düsseldorf qui avaient du mal, surtout quand ils voyaient Kraftwerk se balader en Mercedes 600 et se taper toutes les jolies filles.



Le Brontologic de Der Plan, énorme séquenceur de la taille d'un bureau.

« POUR MOI, LE PUNK C'ÉTAIT VOIR LES CHOSES TELLES QU'ELLES SONT VRAIMENT. ET Y FAIRE FACE. »

(JÜRGEN TEIPEL)

Le milieu artistique et la scène punk semblaient liés plus fortement qu'ailleurs. Certains rapprochaient la scène punk germanique du dadaïsme. Des groupes n'ont été d'ailleurs que des concepts (le premier projet de Blixa Bargeld). Le punk était-il un mouvement d'avant-garde en Allemagne ?

En effet ! Mais il ne faut pas oublier un groupe anglais comme Cabaret Voltaire qui était très influencé par Dada. Et Throbbing Gristle. Un grand groupe ! La différence principale, c'est qu'en Allemagne il n'y avait pas les groupes orientés rock'n'roll qu'il y avait en Angleterre et aux USA, genre les Ramones ou les Pistols. Le punk en Allemagne était plus dilettante, il tournait plus autour d'idées et de concepts. Ça avait des avantages, mais ce n'était pas très sexy.

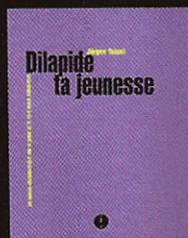
C'était une période pleine de créativité, d'énergie mais aussi de violence. Dans la préface à l'édition française, on sent de l'amertume dans votre propos, comme si tous les espoirs avaient été condamnés

car les punks ont essayé de vivre sans amour.

Le punk était un anti-mouvement. L'amour c'était pour les hippies, donc c'était tabou pour nous. Bien que tout le monde en ait besoin bien entendu. Nous agissions comme si nous n'avions besoin de personne et c'est ce qui a tué le punk. Plus que l'industrie, qu'on accuse en permanence. Dans ses dernières années, Joe Strummer a dit : « Sans les gens, tu n'es rien. »

La violence était physique et symbolique. Certains disaient que porter des uniformes nazis ou des swastikas a été une libération culturelle pour eux. Le punk a-t-il contribué à se détacher du poids d'une histoire trop lourde ?

Le punk fut une étape importante. Pas aussi évidente que celle de 1968, mais il a au moins apporté de l'humour, de la légèreté, de l'ironie, même une certaine couleur et un aspect joyeux et ludique à la société germanique. L'Allemagne d'aujourd'hui est très différente de ce qu'elle était dans les années soixante-dix. Plus amicale et ouverte. Avant, c'était terriblement gris et funèbre. ■



> SORTIE :
JÜRGEN TEIPEL
- *Dilapide ta Jeunesse*
(Allia) (2010)